

Zeitschrift: L'Émilie : magazine socio-culturelles
Herausgeber: Association Femmes en Suisse et le Mouvement féministe
Band: [93] (2005)
Heft: 1492

Artikel: Cinéma documentaire en Corée du Sud : quand les femmes font de la résistance
Autor: Champenois, Jasmine
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-282853>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Kim Mi-Re, Kim Sung-Mi (traductrice) et Joo Hyun-Sook

Cinéma documentaire en Corée du Sud: quand les femmes font de la résistance

La 15^e édition du Festival Blackmovie, «festival de films des autres mondes» s'est tenue à Genève du 18 au 27 février 2005. Braquant ses projecteurs sur le cinéma sud-coréen, le festival a déniché quelques perles réalisées par de jeunes femmes qui filment caméra au poing.

JASMINE CHAMPENOIS

La programmation 2005 du festival Blackmovie aurait pu laisser quelque vague à l'âme : seulement cinq films d'Afrique pour un festival qui jusqu'en 1999 se consacrait exclusivement au continent noir, peu de nouveautés du côté de l'Amérique latine et particulièrement de l'Argentine. Enfin une ouverture manquant quelque peu de panache malgré le film de la réalisatrice israélienne Keren Yedaya, *Mon trésor*, acclamé à Cannes en 2004, histoire sombre d'une mère et de sa fille se débattant entre prostitution et auto-destruction.

L'heureuse surprise est venue d'ailleurs. Le festival a choisi de surfer sur la vague très tendance du cinéma sud-coréen. Du festival de Cannes aux Cahiers du cinéma, la péninsule a le vent en poupe. Du fait de quotas fermement imposés en 1962 par le régime militaire d'alors, la Corée produit chaque année un nombre impressionnant de blockbusters à la sauce hollywoodienne qui font plusieurs millions d'entrées parmi le public national. Les long-métrages qui parviennent en Europe, de Park Chan-Wook (*Old Boy*, 2004) à Hong Sang-Oo (*La femme est l'avenir de l'homme*, 2004), ne sont pas issus de cette catégorie mais de celle du cinéma d'auteur; ils ne font que quelques milliers d'entrées dans leur pays d'origine, mais rencontrent un grand succès à l'étranger.

Puis, il y a l'envers du décor du cinéma coréen. Un cinéma à très petit budget, tourné sous forme documentaire par des cinéastes qui n'ont pas froid aux yeux et entendent dénoncer les effets néfastes du libéralisme à outrance, telles que la pauvreté, l'exploitation des travailleurs et l'exclusion. Ces documentaires ont à Séoul leur propre festival, le Labor film and video festival.

Deux de ces cinéastes étaient présentes à Blackmovie, exposant tour à tour un documentaire sur les grèves des ouvriers du béton qui voient leurs conditions de travail gravement se détériorer (*We are workers or not*, Kim Mi-Re, Corée du Sud, 2004) et un autre documentaire sur les mouvements de lutte des travailleurs immigrés venus de Chine, du Bangladesh ou du Népal : installés en Corée du sud souvent depuis près d'une dizaine d'années, ils se retrouvent soudainement clandestins à la suite d'une loi arbitraire. (*It goes on, the undocumented is documented*, Joo Hyun-Sook, Corée du Sud, 2004).

Fait surprenant : les documentaristes sud-coréens sont souvent des femmes ! De là à penser que la résistance vient des femmes... «mais ce n'est pas notre habitude de prendre en compte le sexe des cinéastes» insiste une des programmatrices du festival. Et pourtant. Toutes deux filles d'ouvriers, les deux documentaristes affirment avoir eu une manière bien spéciale de filmer ces mouvements de travailleurs. Elles engagent un véritable dialogue avec les ouvriers, suivent leurs rassemblements, leurs chants et leurs larmes. Elles filment au cœur des luttes entre policiers et grévistes. Les dizaines d'ouvriers morts à la tâche ou clandestins morts cachés ne feront pas plier le gouvernement coréen. Elles dénoncent la violence institutionnelle, de l'arbitraire de la loi aux coups portés par la police, en passant par la violente indifférence des grands patrons. Leur style est brut, alerte, en colère. Mais de leurs images parvient aussi l'écho des multiples formes de solidarité masculine qui forcent l'admiration. Ces hommes luttent pour «vivre comme des êtres humains» (*We are worker or not*); leur idéal social ressemble à celui de leurs frères et sœurs d'autres pays, il est universel.

Ces films ne sont pas encore diffusés à la télévision coréenne et encore moins dans les salles commerciales. Ils voyagent de salles de quartier en festivals et renouvellent ainsi la fonction du cinéma. Ces images nous rapprochent encore un peu plus les uns des autres, comme l'indiquait un syndicaliste suisse à l'issue de la table ronde «Suisse/Corée, démocraties et droits des travailleurs». Cher «festival des autres mondes», nous appartenons tous au même monde, mais quelques cinéastes audacieuses s'efforcent heureusement d'en inventer un qui soit plus solidaire. »